

Stéphanie Dadour (dir.), *Des voix s'élèvent.
Féminismes et architecture*

Compte rendu d'ouvrage

Céline Barrère



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/craup/13093>

DOI: 10.4000/craup.13093

ISSN: 2606-7498

Publisher

Ministère de la Culture

Electronic reference

Céline Barrère, "Stéphanie Dadour (dir.), *Des voix s'élèvent. Féminismes et architecture*", *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [Online], Perspectives on Contemporary Research, Online since 18 October 2023, connection on 10 November 2024. URL: <http://journals.openedition.org/craup/13093> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/craup.13093>

This text was automatically generated on November 10, 2024.



The text only may be used under licence CC BY-NC-ND 4.0. All other elements (illustrations, imported files) are "All rights reserved", unless otherwise stated.

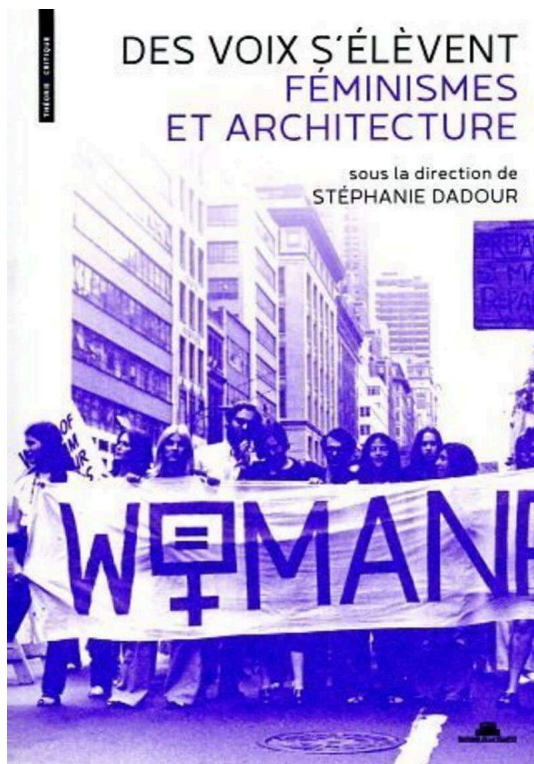
Stéphanie Dadour (dir.), *Des voix s'élèvent. Féminismes et architecture*

Compte rendu d'ouvrage

Céline Barrère

REFERENCES

Stéphanie Dadour (dir.), *Des voix s'élèvent. Féminismes et architecture*, Éditions de La Villette (Théorie critique), 2022



- 1 L'activiste afro-américaine féministe bell hooks revendiquait « d'être située à la marge », distinguant « la marginalité imposée par les structures d'oppression » de « la marginalité que l'on choisit comme acte de résistance – comme espace d'une ouverture et d'une possibilité radicales », reconnaissant que « nous sommes transformé.e.s, individuellement et collectivement lorsque nous fabriquons un espace créatif radical qui affirme et soutient notre subjectivité, qui nous donne un nouvel emplacement à partir duquel articuler notre vision du monde¹ ». Dans son anthologie, Stéphanie Dadour² entreprend de rendre visible ce processus menant « de la marge au centre³ », faisant entrer en conversation critique ces deux formes de marginalité. *Des voix s'élèvent. Féminismes en architecture* se présente également comme une conversation transatlantique autour du passage d'une critique masculine de l'architecture, où la question du genre et de la diversité est absente, à une critique féministe pluraliste. Il s'y établit une contre-histoire de l'architecture basée sur les asymétries – irréductible à la simple dénonciation plaintive de l'exclusion des femmes –, cherchant à actualiser leurs présences, à faire émerger d'autres mises en récit dépassant les hégémonies et les binarités. En effet, les treize textes américains retenus, publiés entre 1970 et 2000, traduits ici pour la première fois – textes scientifiques, essais, extraits de catalogues d'expositions, témoignages –, se confrontent tous au poids de la norme masculine (et hétérosexuelle)⁴, tant dans la profession, la théorisation que dans la production architecturale.
- 2 En une solide introduction, l'autrice articule de manière progressive, documentée et argumentée les différents fils thématiques de l'ouvrage qui visent « à identifier, à conscientiser et à critiquer le système d'organisation normatif, celui auquel se réfère « naturellement » le champ » (p. 10).
- 3 En historienne de l'architecture, Stéphanie Dadour expose le caractère pionnier de la critique américaine ainsi que les difficultés de réception ou les retards de mobilisation en France. Par un rapide état des lieux des productions textuelles comme des initiatives collectives françaises de la dernière décennie, elle montre que la critique architecturale s'y est, jusqu'à ces dernières années, peu préoccupée des théories féministes à la différence, par exemple, des disciplines des sciences humaines et sociales. Impensés, effets de traduction, spécificité de l'égalitarisme à la française se cumulent.
- 4 Afin de stimuler cette réflexion critique féministe à la française, l'ouvrage identifie et investit un triple moment clef critique aux États-Unis (1970-1990) : celui du postmodernisme architectural. S'y déploient revendications féministes, critiques du mouvement architectural postmoderne – dont les figures et les modèles sont essentiellement masculins – et critique de l'architecture comme discipline enseignée et pratiquée. Partant du constat que la féminisation croissante de la profession d'architecte aux États-Unis, puis en France, ne se traduit jamais par un rééquilibrage des pouvoirs au sein de celle-ci, Stéphanie Dadour entend « poser un regard féministe et postmoderne sur l'architecture » (p. 10) sous la forme d'une « critique de l'état du champ, tant au niveau de l'architecture comme institution que de la production architecturale et des dispositifs spatiaux qui en découlent » (p. 11). C'est pourquoi chaque texte est situé par rapport à son contexte de production, son lieu d'énonciation et l'état de sa réception. Malgré leur hétérogénéité, les textes réunis forment un tout cohérent, spatialement et temporellement : aux États-Unis d'Amérique, dans la seconde période du féminisme⁵, ayant également en commun non seulement une dimension historiographique et épistémologique, mais la revendication d'une dimension politique.

Il s'agit ici de déplacer et renouveler les valeurs ayant cours dans le monde de l'architecture, de chercher à remettre en question « la supposée neutralité du point de vue des dominants » (p. 27) et de prendre en compte le vécu des femmes dans l'approche spatiale comme dans la production de connaissances. Ainsi, la problématique centrale de l'ouvrage explore comment le prisme du genre reconfigure les spatialités, travaille les jeux de positions et expose la permanence des rapports de pouvoirs inégalitaires et leurs conséquences sur la production et les configurations spatiales.

- 5 La structuration de l'ouvrage reflète cette orientation tripartite. La première partie se consacre aux « réécritures de l'histoire ». Les quatre textes de Susanna Torre, Dolores Hayden, Annmarie Adam et Alice T. Friedman proposent de rompre avec le récit canonique et de remettre en question les méthodes historiographiques, afin de produire des histoires alternatives qui s'attachent aux pans aveugles, tant du point de vue des personnes – non seulement les femmes mais, en précurseur de l'intersectionnalité⁶, les personnes racisées ou *queer* – que du point de vue des objets – principalement les espaces domestiques et la profession d'architecte. La seconde partie, intitulée « De la déconstruction des dispositifs spatiaux », traite du passage de la dimension théorique vers les dispositifs spatiaux et architecturaux. Mark Wigley, Heidi J. Nast et Mabel O. Wilson, Deborah Fausch et Christopher Reed y décortiquent la question centrale de la norme patriarcale et ses biais pour mieux révéler des résistances et des conceptions alternatives des espaces. Enfin, la troisième partie, « Des remises en question des représentations et des approches de l'architecte », est axée sur la profession d'architecte dans une double perspective. D'un côté, dénoncer la survalorisation des qualités masculines, dont la conséquence est un cumul de discriminations que connaissent les femmes architectes, de leur formation (décrites par Sherry Ahrentzen et Kathryn H. Anthony) jusque dans la vie professionnelle (à l'image de la réduction essentialiste au statut de « femme de » vécue par Denis Scott Brown). De l'autre, face à l'« uniformisation des représentations » (p. 257), inventer et expérimenter des modalités d'enseignement du projet architectural et des pratiques professionnelles plus inclusives et bienveillantes. Ce qui n'est pas, à trente ans de distance, sans résonner fortement avec les revendications portées par la mobilisation contemporaine dans les écoles d'architecture et de paysage françaises⁷.
- 6 Plus que les spécificités de chaque texte ou les orientations et partis pris de chacun des auteurs, ce sont les transversalités qui ressortent de l'ouvrage et déconstruisent le poids des normes et la force de leur ancrage. Ainsi, Susanna Torre, Dolores Hayden et Alice T. Friedman montrent comment les femmes ont été dépossédées de l'espace par l'architecture en tant que matérialisation du système économique capitaliste qui élit comme modèle la famille nucléaire et instaure une répartition genrée des rôles économiques – faisant des hommes les propriétaires et les femmes les usagères des espaces domestiques – incarnée dans l'espace spécifique de la *suburb*. C'est pourquoi, à leur suite, Mark Wigley, Heidi J. Nast et Mabel O. Wilson, Deborah Fausch démontrent l'agentivité⁸ pour les femmes d'une revendication de la socialisation du travail domestique, de la mise en commun des ressources et des services, à l'image des coopératives de logements qui, aujourd'hui encore, exemplifient une forme d'autonomie dans et par l'espace du logement – non seulement pour les femmes, mais plus largement pour les groupes jugés « vulnérables ». Cette dimension émancipatrice de l'espace pour les groupes minoritaires⁹ n'est pas réservée au logement, mais se diffuse à l'ensemble des espaces urbains, comme l'analyse Christopher Reed à propos de

l'espace *queer* qui travaille la visibilité des identités. De manière implicite ou plus explicite, chacun des textes pose l'importance de l'expérience des corps – geste, motricité, sensorialité – dans une approche renouvelée de l'architecture où les catégories ne s'appréhendent plus au singulier, mais au pluriel. Il serait, d'ailleurs, opératoire d'étendre cette prise en compte à l'échelle urbaine¹⁰. La question des corps et des présences, loin des abstractions normatives, est justement un des points d'entrée des réflexions sur le renouvellement des savoirs, sur la prise en compte de la diversité, appelant à réformer les modalités d'enseignement à l'image des textes de Karen A. Franck ou Leslie Kanes Weisman.

- 7 Pour clore la lecture, le paratexte de l'ouvrage offre un prolongement stimulant aux débats et propositions féministes en et pour l'architecture sous la forme d'une réflexion, par Marie Van Effenterre traductrice des textes rassemblés, sur la perspective féministe dans le champ de la traduction et, plus particulièrement, en architecture et sciences humaines et sociales. Articulant une question double « traduire les féminismes, traduire en féministes », elle discute avec méthode les quatre notions socles de l'ouvrage : la norme, le genre, le politique et le collectif. À ce titre, l'on peut regretter que l'abondante iconographie de l'ouvrage ne fasse pas l'objet d'une note critique similaire, repositionnant les matériaux iconographiques issus des articles originaux et ceux ajoutés, afin de poursuivre la conversation sur ce que font les féminismes et les voix des femmes architectes à l'architecture, ce de sa conception à ses représentations, de sa théorie à l'actualisation de ses formes.

NOTES

1. bell hooks, « Choosing the margin as a space of radical openness », *Frameworks: The Journal of Cinema and Media*, 1989, n° 36, p. 23, [en ligne] [<https://www.jstor.org/stable/44111660>] (traduction de Céline Barrère).
2. Stéphanie Dadour est architecte, maîtresse de conférences en histoire de l'architecture à l'Ensa Paris-Malaquais.
3. Pour reprendre le titre d'un autre ouvrage de bell hooks, *De la marge au centre- théorie féministe*, traduit par Noomi B. Grūsig, Paris, Cambourakis, 2017 [1984].
4. Sur la construction de la norme masculine, la manière dont elle naturalise les catégories de genre et une répartition des rôles et des places en fonction de ces catégories biologiques, voir Françoise Héritier, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, « La Production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, n° 8/9, p. 4-73 ; et Stevi Jackson, « Genre, sexualité et hétérosexualité : la complexité (et les limites) de l'hétéronormativité », *Nouvelles Questions Féministes*, 2015, vol. 34, n° 2, p. 64-81.
5. Stéphanie Dadour distingue trois périodes : tout d'abord, du XIX^e siècle au début du XX^e siècle, dominés par le suffragisme et la dénonciation de la figure de « l'ange du foyer » décriée par Virginia Woolf ; ensuite, les années 1960-1990, marquées par les revendications d'un pluralisme identitaire et l'apparition de la notion de genre et de l'écoféminisme entre autres ; et, enfin, des

années 1990 à aujourd'hui, où les revendications sont à la fois plus fragmentées, ouvertes et orientées autour de la notion de « privilège social ».

6. L'intersectionnalité désigne l'articulation d'inégalités (genre, classe, race, etc.) et d'assignations minoritaires, telle que théorisée par Kimberlé Crenshaw en 1989. Voir Kimberlé Crenshaw, *Intersectionnalité*, Éditions Pays, (Petite Bibliothèque), 2023. Sirma Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogène*, 2009, n° 225, p. 70-88, [en ligne] [<https://doi.org/10.3917/dio.225.0070>] : « L'approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression opérant à partir de ces catégories et postule leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales. »

7. À ce sujet, voir le colloque « Dynamiques de genre et métiers de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage » tenu en 2021, [en ligne] [<https://www.ramau.archi.fr/spip.php?breve864>].

8. C'est-à-dire d'une capacité d'agir sur soi, les autres et le monde. Plus objet ou sujet, l'individu y est un « agent », c'est-à-dire capable de porter des revendications, de mener des actions en vue d'un dépassement de ses conditions d'existence. Voir Annie Jézégou, « Agentivité », dans Anne Jorro (éd.), *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2022, p. 41-44.

9. Au sens de Colette Guillaumin, c'est-à-dire « de groupe doté d'un moindre pouvoir » et non dans un sens quantitatif ou numérique. Voir Colette Guillaumin, « Sur la notion de minorité », *L'Homme et la société*, n° 77-78 « Racisme, antiracisme, étranges, étrangers », 1985, p. 101-109, [en ligne] [10.3406/homso.1985.2224].

10. À ce sujet, voir les approches et les apports de la géographie féminisme anglo-saxonne, par exemple Leslie Kern, *Ville féministe : notes de terrain*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2022.

AUTHORS

CÉLINE BARRÈRE

Céline Barrère est sociologue et urbaniste, docteur en urbanisme, maître de conférences en sciences humaines et sociales à l'ENSAP Lille, codirectrice du Lacth. Elle codirige la recherche « L'Hôpital comme milieu ». Ses travaux de recherche portent sur les narrations urbaines, les stratégies discursives du « faire mémoire », à la fois les manières dont on se souvient et ce qui constitue un héritage, afin de questionner les pratiques sociales et la production de valeurs, les formes de résistance des cultures populaires et leurs ressources spécifiques.

Elle est l'auteure de : avec Caroline Rozenholc, *Les Lieux de mobilité en question. Acteurs, enjeux, formes, situations*, Paris, Karthala (coll. du CIST), 2018 ; avec Grégory Busquet et Muriel Girard, *Mémoires et patrimoines. Des revendications aux conflits*, Paris, L'Harmattan, (Habitat et sociétés), 2017 ; et a récemment publié « "Faire mémoire" de New Orleans East : prendre place dans la ville et produire un contre-récit de citoyenneté », « *The Yellow House* de Sarah M. Broom », *Atlante. Revue d'études romanes*, n° 17 « Socio-poétiques urbaines : construire le discours social de la ville dans la littérature », sous la dir. de Pilar Andrade Boué et Angel Clemente Escobar, 2023, [en ligne] [<https://journals.openedition.org/atlante/26719>].